



Totalité et mouvement chez Hegel

Gwendoline Jarczyk

Volume 37, numéro 3, 1981

Hegel (1831-1981)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705875ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705875ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jarczyk, G. (1981). Totalité et mouvement chez Hegel. *Laval théologique et philosophique*, 37(3), 317–322. <https://doi.org/10.7202/705875ar>

TOTALITÉ ET MOUVEMENT CHEZ HEGEL

Gwendoline JARCZYK

C'EST LE PROPRE des grandes philosophies que de se présenter sous une figure telle qu'à toucher l'un de ses éléments l'on se voit contraint d'aborder tous les autres et de consentir à les parcourir en totalité; ce qui signifie aussi bien que cet élément, en lui-même, est porteur de la totalité qui se déploie de la sorte, et que celle-ci est requise pour son intelligence en tant même qu'élément.

Deux aspects strictement complémentaires. La tradition les désignait sous les concepts corrélatifs d'« extension » et de « compréhension », qui lui servaient à qualifier logiquement les mots dont elle usait. Transcrivons-les dans les termes de la présente réflexion : l'idée de totalité, chez Hegel, intervient certes d'abord au niveau du système pris dans son extension totale ; elle exige alors que l'on s'éveille à l'exacte corrélation qui rapporte les uns aux autres les moments de ce tout. Mais cette réalité même requiert que l'on se rende attentif, à la racine de ce système, au principe logique lui aussi total qui est raison de son déploiement et de sa cohérence. La totalité comme tout, si je puis dire, appelle le parcours réflexif de ces deux aspects ; car ne peut être embrassé vraiment que ce qui est compris dans sa profondeur, de même que cette exacte compréhension demande que rien ne soit laissé en dehors de la considération qui s'engage. Une telle relation entre intériorité et extériorité est la forme que prend chez Hegel le mouvement qui, dans la tradition, articule et identifie la compréhension et l'extension.

Hegel est hanté par cette notion de totalité. Elle est présente, comme une exigence, en chaque moment du procès dont il déploie les étapes. En ce sens, elle est en cohérence plénière avec ce que Hegel appelle la vérité, réalité porteuse qui détermine l'intégralité du mouvement de raison. Rapprochement qu'il serait aisé de confirmer par l'étude des récurrences de ces deux termes, dont on verrait qu'ils interviennent le plus souvent de concert. Totalité et vérité sont deux façons de dire cette interconnexion essentielle des éléments de l'expérience qui est raison de son organisation signifiante. À condition d'entendre ici, comme je l'ai précisé ailleurs, non une « totalité-somme », simple adjonction les uns aux autres de moments préexistants, mais une « totalité-mouvement », qui assure la médiation négative et donc la pleine reconnaissance mutuelle de ces éléments par là même réellement posés comme moments¹.

1. Cf. *Système et Liberté dans la Logique de Hegel*, Aubier-Montaigne 1979, p. 171.

Prenons la *Phénoménologie de l'Esprit*. Il s'agit là d'une œuvre systématique, et donc d'une réflexion qui concerne la « totalité » comme telle. De fait, cette œuvre s'efforce d'articuler tous les éléments — individuels, sociaux, culturels, politiques, religieux — qui sont susceptibles de dire l'expérience de l'homme ; et elle s'efforce de comprendre cette totalité d'extension à partir d'un principe organisateur qu'elle suit à la trace tout au long de ce procès, et qu'elle découvre au terme comme la vérité qui fut raison du déploiement de l'ensemble.

Unité, par conséquent, de l'extension et de la compréhension. Mais sous la raison dominante du premier de ces termes, qui sert ici de porche d'entrée vers l'intérieur des choses. Par contraste, la *Science de la Logique*, qui est aussi bien évidemment une œuvre systématique, visera cette unité de la compréhension et de l'extension en posant d'abord la totalité sous la raison d'une compréhension principielle qui, à partir de l'intériorité définie de la sorte — comme structure pure de réflexion — s'étendra ensuite jusqu'à l'extrême de la réalité.

Il convient d'entrer maintenant dans l'intelligence de cette structure propre du principe. Pour la qualifier, il ne suffit pas de l'opposer simplement à l'image commune d'une totalité-somme obtenue par adjonctions qualitatives et quantitatives ; elle risquerait de n'apparaître alors que comme un procès exsangue, à propos duquel se poserait l'éternel problème de la transition à l'effectivité. Si la totalité logique est pleine de contenu — si elle est réellement totalité concrète —, c'est parce qu'elle ne mise pas sur la compréhension plutôt que sur l'extension, et ne joue pas celle-là contre celle-ci, mais parce qu'elle déplace ce rapport en l'envisageant selon un autre principe d'organisation et de structuration. La totalité-mouvement, en effet, n'est pas à entendre comme une structure établie — ce qui serait la tirer, contre son sens, vers une certaine intelligence « formelle », selon la signification banale de ce terme — mais comme une totalité se constituant dans la triple dimension de l'origine, du déploiement et du terme accompli.

La totalité hégélienne est réalité d'origine. Non qu'elle soit jamais donnée comme telle, sous mode préalable et à la façon dont le serait une figure achevée : elle est cette réalité d'origine qui ne peut être reconnue telle qu'au terme du procès, dans l'« identité » manifestée de cette origine et de ce terme ; une identité dont la raison, justement, est le procès de totalisation, dont on ne saurait dire qu'il mène de l'un à l'autre, puisqu'il n'est autre que cette identité se manifestant.

Ce « mouvement » proprement « illocal » et intemporel est simple diction de l'origine comme terme. Une diction négative, dont il faut à nouveau affirmer qu'elle ne procède pas par adjonctions successives, mais en tirant de l'origine ce qui fait d'elle une origine, c'est-à-dire justement son caractère de totalité. Ce qui revient à dire que la forme de la totalité est une forme *réflexive*. Car la réflexion, chez Hegel, est précisément ce mouvement du même qui, en tant que même, se dit autre que soi. Non qu'il porterait, par droit d'origine, la totalité extensive ; c'est bien plutôt son procès qui, *en l'ouvrant à elle*, révèle qu'elle est bien constitutive de l'intériorité essentielle.

La *Phénoménologie de l'Esprit* conjoignait l'intérieur et l'extérieur sous la raison première de l'extériorité. La *Science de la Logique*, quant à elle, donne la clef menant

à l'intelligence de cette totalisation : l'intériorité essentielle est à la fois intérieure *et* extérieure, en ce qu'elle n'est, comme intériorité, que la diction compréhensive de l'acte par lequel l'extériorité peut se poser comme extériorité dans toute son extension. « Diction » essentiellement négative, en ce qu'elle procède à une position nouvelle de l'extérieur par le jeu de sa dissolution-intériorisation. On pressent là ce qui fait que le système est essentiellement non clos, comme il le serait s'il s'engendrait sous la loi de simples adjonctions quantitatives ; son « ouverture » tient à l'« illocalité » et à l'intemporalité du mouvement essentiel qui est raison de son déploiement et de sa cohésion.

Ce rapport entre les deux œuvres peut encore s'affiner si l'on prend garde à ce que les accentuations sous lesquelles chacune d'elles se trouve ici présentée ne sont nullement exclusives l'une de l'autre. S'il est vrai déjà que le traitement de l'extériorité phénoménologique est tout entier sous-tendu par l'exercice du fondement essentiel que ce procès même amènera au jour, il est plus vrai encore que l'exposition du contenu de pensée relevant de la logique implique en soi et développe hors de soi ce que j'appellerais une « phénoménalité essentielle ». Celle-ci s'affirme d'abord dans l'économie de l'Être, avec la transition-passage de terme à terme qui la caractérise ; une transition-passage que la considération du mouvement de l'essence montrera être une transition-accomplissement.

Nulle part, par conséquent, on ne saurait trouver d'enchaînement simplement linéaire entre la phénoménalité extensive et l'intelligence essentielle compréhensive. Principe qui commande à la fois le rapport d'intégration entre les deux œuvres et celui qui, à l'intérieur de la *Logique*, et du fait que cette « logique » s'engendre par priorité sous la raison de la compréhension, rend compte de la relation entre la « phénoménalité » de l'être et la « réflexivité » de l'essence. Pour le dire d'autre façon, la linéarité de l'être n'est pas linéairement antérieure à la circularité essentielle.

À ce double niveau, il y a donc comme une ordination intrinsèque de l'une à l'autre de ces problématiques. N'est-ce pas leur exacte articulation, justement, qui exprime au mieux ce qu'est la « totalité » hégélienne ? Et donc, qu'il s'agisse de la *Phénoménologie de l'Esprit*, ou, à l'intérieur de la *Science de la Logique*, de la Doctrine de l'Être, l'intelligence du déploiement phénoménal est commandée tout entière par le mouvement qui amènera en définitive à l'intériorisation essentielle, tandis qu'en retour le développement de l'Essence dans son économie propre sera comme animé par l'exigence intérieure d'une manifestation-émergence, raison d'une diction première de l'essence comme existence, et, ultimement, de l'*expression hors d'elle-même de la Logique comme Logique*.

Tel est alors le principe de totalisation dont porte témoignage cette œuvre centrale. Il nous dit que l'hégélianisme ne saurait s'accommoder d'une succession de phases qui mènerait à je ne sais quelle réduction d'une phénoménalité première dans une intériorité exsangue où l'immédiateté ne serait traitée au mieux que par prétérité ; en fait, le phénomène, pour Hegel, demeure à tous égards réalité centrale, et l'élément logique n'est commandé que pour rendre possible ce que j'appellerais son exploitation plénière. Car l'immédiat véritable est toujours l'immédiat devenu, en somme l'extension vérifiée ; disons encore, d'une expression paradoxale qui cerne au mieux justement ce qu'est en définitive la réalité hégélienne :

une *phénoménalité essentielle*, celle-là même que diront les sphères de la Nature et de l'Esprit.

La raison de ce « déplacement » — de l'extension à la compréhension et de celle-ci à celle-là —, il convient, je l'ai dit, de la chercher dans la négation. Une négation processive ou processuelle, une négation « totale ». C'est elle, sous la forme où l'exprime thématiquement la Logique de l'Essence, qui fait que la phénoménalité première s'intériorise *sans reste* dans la réflexivité logique, et que celle-ci, en retour, se dit elle aussi *sans reste* dans l'immédiateté nouvellement posée comme immédiateté. Où la totalité vient à se dire sous forme d'une intégralité, mais de telle sorte que celle-ci n'ait pas d'abord, en l'occurrence, une signification quantitative : le « sans reste » veut dire ici que le mouvement ne cesse de se reprendre lui-même en inachèvement essentiel, ou encore qu'il s'agit d'un mouvement proprement « structurel », qui tient à l'articulation même du réel dans son rapport à lui-même. En somme, le « sans reste » se situe ici du côté de cette authentique « infinité » que l'on ne saurait, selon cette perspective logique, opposer en aucune façon à la « totalité ».

Ce rapport logique de la logique et de la non-logique — ce que Hegel appelle l'identité de la « logique » et des « sciences réelles » — donne sens à ce qui constitue la trame même de l'existence humaine dans l'immédiateté de son advenir historique. Mort et vie structurent cet advenir, comme le font l'intériorité et l'extériorité logiques, la compréhension et l'extension. Les forces de vie, dans leur immédiateté première, se situent d'évidence du côté d'une extériorité positive et de l'affirmation encore plate qui la caractérise ; en regard, l'intériorité du principe, l'épreuve de ce qui est source et fondement, est placée du côté de la mort, — mais d'une mort telle qu'elle soit position nouvelle, et donc affirmation, toujours en soi reprise, de l'immédiateté advenue. Mort-transformation, fruit de ce que je dirais être l'opérativité essentielle de la médiation et de son procès totalisant. Car la « totalité », telle qu'elle se trouve pensée et agie dans le système hégélien, est identique à ce mouvement qui, de la vie à la vie, s'affirme dans et de la mort ; procès si « infini » qu'il ne laisse rien en dehors de lui, visant l'adéquation en advenir du tout de l'extériorité *et* de l'intériorité totale en laquelle et hors de laquelle il lui faut se dire.

La forme de ce dire — un « dire » médiateur, qui est transition négative à elle-même de l'extériorité — c'est la relation essentielle entre le même et l'autre. C'est là que la question de l'altérité trouve en effet le principe de son traitement adéquat : à égale distance de toute rupture aliénante et de toute réduction fusionnelle. La dialectique, selon Hegel, pour la raison même qu'elle articule le sujet et sa propre universalité, pose le langage dans une signification étrangement neuve : comme une réalité vraiment métaphysique. Non plus comme l'instrument d'un pouvoir extérieur, mais comme ce que l'on a dit être l'auto-diction du concept et de la réalité, dans le mouvement de leur tension intérieure ou de leur advenir à soi.

De cette diction essentielle — qui est le tout de la philosophie parce qu'elle est le tout de la réalité — la Logique est le « lieu » premier, principiel. C'est de là que procède le fait que cette Logique apparaisse comme authentiquement « métaphysique », ou encore qu'elle s'affirme dans sa dimension « spéculative ». Nous touchons ici au point qui décide du tout de cette pensée. Il n'y a pas d'abord l'être, puis éventuellement sa diction en forme rationnelle ; mais l'être est coextensif à ce

dire, il n'est que cette diction de soi. Pour le redire en termes qui furent déjà avancés, la linéarité phénoménale ne précède pas la circularité de l'expression intelligible ; mais c'est celle-ci qui est raison de celle-là et de l'enchaînement des moments qu'elle comporte. Unité principielle qui se dira, dans l'abstraction du discours, lorsque le principe, le temps venu, s'exprimera comme pure instance réflexive.

À nouveau est ainsi mise en lumière l'importance que revêt, à l'intérieur de la Logique, la double articulation — double parce que réversible — entre l'être et l'essence. À s'en tenir au phénomène immédiat, il semble que l'on suive d'abord un chemin de linéarité, et que celui-ci s'interrompe lorsque ce mouvement s'abîme en lui-même, en quête de son propre fondement. Mais il faut bien comprendre la signification de pareil abîmement ; l'être ne s'y annule pas selon son immédiateté, mais se rassemble, si l'on peut dire, pour permettre la diction du terme qui préside à son déploiement. Car la Logique de l'Essence — qui n'est pas une réalité étrangère par rapport à la Logique de l'Être mais sa diction intériorisée — rassemble l'origine et le terme dans ce qui est à la fois sa linéarité et sa circularité réflexive. Toute la métaphysique de l'extérieur et de l'intérieur vient là à une sorte de cohérence nucléaire dramatique : la linéarité se retrouve dans cet échappement à soi de la réflexion posante « passant » en réflexion extérieure ; mais ce passage n'est fondé en raison que parce que le terme est là réellement comme terme, dans la ponctualité de sa force déterminante. Position, extériorité, détermination : trois moments de cette diction redoublée, diction de la diction, totalité du phénomène dans l'instant de sa réflexion, avec la double modalité de contraction et d'expansion qui est le propre de toute vie.

Un tel noyau réflexif n'est en lui-même d'aucun temps ni d'aucun lieu. Il n'a pas de place propre dans l'univers des phénomènes, étant seulement ce par quoi le phénomène vient à se dire comme phénomène. U-topie et u-chronie que Hegel souligne avec la force que l'on sait, et qui sont raison de ce que ce mouvement porte jusqu'au terme du « système », assurant la saisie compréhensive de toute extension de Nature et d'Esprit. On imagine parfois que l'hégélianisme mettrait en place je ne sais quelle armature de pensée lourde, écrasante, massive ; rien en fait de plus léger, de moins pesant. Mouvement qui s'engendre de façon totalement déliée, depuis ce principe intérieur jusqu'à la totalité rassemblée dans le « symbole » syllogistique dont la triple expression, au terme du procès, dit au mieux la différenciation intérieure — en forme de linéarité extensive — et la parfaite contemporanéité à soi — en figure de compréhension réflexive. Cercle de cercles, qui n'est plus totalité selon l'un ou l'autre seulement de ces aspects complémentaires ; un nouveau mot peut le dire : la totalité qui s'exprime là est *totalité d'expansion*, et c'est pourquoi elle est essentiellement non close. Sa forme intérieure, c'est celle d'une subjectivité affirmée dans sa double valence d'autonomie et de relation ; où l'on retrouve, identifiées dans leur principe, les deux dimensions de compréhension et d'extension logiquement nécessaires, en leur exacte articulation, pour dire cette *totalisation essentiellement infinie*.

Philosophie du sujet, ou du concept-idée. La totalité spéculative qui l'exprime n'est point de celles que l'on pourrait soupçonner d'être obturantes, jalouses. On la qualifierait au mieux, dans sa détermination et son indétermination pareillement essentielles, en disant qu'il s'agit d'une totalité relationnelle, à la fois forte et fragile,

conjuguant les contraires, marquée d'ampleur et d'indigence. Telle est la philosophie de Hegel : ce serait méconnaître son poids véritable que de l'identifier à je ne sais quel « mécanisme dialectique », qui réduirait tout contenu d'être et n'engagerait qu'à une reproduction de soi à l'identique, dans une sorte d'auto-crédation permanente de l'absolu ; ce qui décide d'elle, c'est la clef originale d'une médiation négative, qui permet peut-être de régresser en deçà de l'antique opposition entre le même et l'autre, jusqu'à l'unité principielle qui dit l'essentiel advenir à soi de ce qui est. L'essentiel *mouvement* qui pose la *totalité* dans sa vraie figure spéculative.